

(Dé)jouer les territoires monstrueux

Gabriel Gagnon

Partie 1 : Qui a peur des monstres ?

Peut-être que chaque territoire abrite des monstres. Il y a ceux des terres mythiques et inatteignables : le dragon du jardin des Hespérides, le yéti des montagnes népalaises, l'alien de la zone 51, les trolls du dark Web ; ils sont les gardiens des dernières régions sauvages et inconnues, des forces allégoriques qui réfrènt notre connaissance pleine et entière des choses en nous faisant entrevoir la possibilité d'un monde encore interdit. En tant que tel, ils sont des modalités de *La légende dorée*, de ce grand récit épique qui permet de nous raconter et de se dessiner un devenir commun. Fatalement, ils seront vaincus ou domestiqués pour permettre l'avancement de la civilisation et la colonisation de nouveaux territoires. A contrario, il existe des monstres sans grandeur ni éclat, des créatures du quotidien qui naissent dans un moment de panique ou d'effroi, au tournant d'une ruelle ou dans l'embrasement d'une porte, pour s'évanouir aussitôt qu'on les regarde de trop proche. Ce sont les monstres du quartier, ceux qui vivent sous les ponts et dans les poubelles du Dairy Queen, le *boogeyman* du bout de la rue et les exhibitionnistes du parc Lafontaine. Ils ne trouvent leur consistance que dans l'inconsistance des légendes urbaines et des rumeurs.

Les miens, mes monstres, habitaient le 5365 Berri, dans un bloc appartements beige et placardé, été comme hiver, d'une pancarte À LOUER / Studio / Électricité, Chauffé / 514-###-####. Il me serait difficile de dire exactement ce que je ressens aujourd'hui envers l'endroit, un mélange de nostalgie mêlée d'effroi, un ravissement coupable à la pensée des êtres sordides qui y ont vécu et dont je ne sais même plus s'ils sont réels ou inventés, si je les ai rencontrés ou s'ils m'ont été racontés. Dans le désordre : la vieille perpétuellement à sa fenêtre, garrochant des bonbons aux enfants pour les attirer et les séquestrer (assurément) ; les drogués et leurs cerbères ; l'Arabe drapé de blanc, tournant en rond toute la journée en marmonnant dans sa barbe ; la folle qui, tous les soirs à 3 h du matin, frappait sur les chars en gueulant ; celui dont l'appartement était le refuge et la litière de tous les chats du quartier ; le pendu en chaise roulante ; les filles colorées et leurs proxénètes ; Jésus avec son lézard sur l'épaule ; le gars brandissant une barre de métal, abattu par la police. Ce dernier étant le seul dont la violence de l'évènement (sa rencontre fatale avec l'autorité) fut suffisante pour délier l'équivoque de son existence. Et encore, les faits entourant l'incident ne sont décrits par les journaux qui s'y sont intéressés que sous la forme de témoignages distants et douteux. Le *Journal de Montréal*, dans un article de sa section faits divers, intitulé : « Un type agressif abattu par la police », enchaîne ainsi les « confidences » (terme que l'article emploie à profusion) et les qu'en-dira-t-on :

« Ils l'ont sommé au moins trois fois de déposer sa barre. Il n'a pas voulu. Il parlait tout seul », a confié l'homme en indiquant qu'il aurait fait la même chose que le policier. [...] « Je dormais quand c'est arrivé. J'ai juste entendu un coup de feu. Je n'ai pas remarqué des bruits de chicane parce que ça se passe tous les soirs dans ce bloc-là », a confié une jeune femme. [...]

« Il changeait régulièrement des bouteilles au Métro », indique l'un d'eux.

Ces évènements n'ont, en soi, rien de particulièrement exceptionnel. Ce sont des *faits divers* comme l'indique le journal, des anecdotes variées n'ayant a priori aucune incidence sur les *faits importants*, ceux qui forgent l'Histoire. Au mieux, ce sont des signes impromptus de la gesticulation des miséreux ; au pire, du divertissement pervers pour les bien-portants.

Lorsque j'étais enfant, ces manifestations n'étaient cependant que la part visible de ce qui grouillait derrière la façade en brique de l'immeuble. Suivant la logique implacable : « si je vois ça, qu'est ce qui peut bien se passer de pire et d'encore plus ignoble derrière les portes closes ? ». Il faut dire que

mes parents, dans leur éternelle sagesse, m’avaient alors convaincu que cette concentration en un seul lieu d’autant d’individus aux comportements déviants découlait de la seconde vague de désinstitutionalisation de la maladie mentale au Québec (1978-1980). Il s’ensuit ce que l’on peut deviner : chaque jour de la semaine, lorsque je devais longer le 5365 Berri pour me rendre à l’école, je guettais les monstres en m’imaginant, non sans un certain plaisir, les pires scénarios.

Partie 2: Condos à louer. Monstres non inclus.

Je suis récemment retourné voir mes monstres, avec un vague désir de confronter l’imaginaire aux faits, pour me rendre compte qu’ils n’y sont plus, qu’ils ont disparu. Plus exactement, ils ont été délogés et évincés. Durant la nuit du 22 au 23 juillet 2010, un incendie s’est déclaré dans le sous-sol de l’immeuble forçant ses résidents à le quitter. Une voisine, madame Leblanc, confie alors au journal *24 heures* :

Bien des gens qui y vivaient étaient relativement pauvres. Selon moi, il y avait aussi des histoires de drogue et de prostitution. Ce n’est certainement pas une bonne nouvelle pour ces locataires qui étaient déjà éprouvés par bien d’autres difficultés.

Faisant d’un citron une limonade, la personne morale légalement constituée Trivest Immeuble se sert de l’incident et des rénovations subséquentes pour augmenter drastiquement le coût des loyers. Le but final et peu subtil étant de remplacer la pancarte À LOUER / Studio / Électricité, Chauffé / 514-###-#### par un panneau démesuré, planté devant la façade comme pour la cacher, et illustrant en trompe-l’œil un condominium photoshoppé sur fond de ciel bleu et de soleil éclatant³.

Aujourd’hui, neuf ans après l’incendie, l’immeuble est toujours là et le panneau promettant l’érection imminente de condos ultramodernes et luxueux est désormais couvert de graffitis. Durant neuf années, la menace de sa disparition est restée suspendue au-dessus du bloc sans jamais en avoir raison. Il est encore debout, toujours aussi laid, beige et miteux, comme un doigt d’honneur dressé dans l’horizon radieux fantasmé par l’architectum condominial.

3. Panneau sur lequel il est inscrit : « Promenades Plateau / À VENDRE / Phase 1 : 346 unités / Studio, 1, 2 et 3 chambres / à partir de 150 000\$ ».

De me retrouver devant cette façade, après tant d'années, me procure une sensation curieuse. C'est comme si j'étais passé du mauvais côté du vivant, celui des voyeurs et des touristes. Et un touriste de la pire espèce, de ceux qui vont en safari pour capturer sur pellicule les dernières images d'espèces en voie d'extinction. Le comble, c'est que j'ai apporté avec moi mon appareil photo, il pend bêtement sur ma poitrine et complète parfaitement le portrait. Si le ridicule ne tue pas, il donne quand même envie de prendre son trou.

Je persiste malgré tout, par fierté ou dépit, et commence à graviter autour du bloc en évitant le regard des passants. Distraitement, je me mets à la recherche de traces, empreintes ou évidences du passage de mes monstres. Je passe en revue les ouvertures, la porte de garage défoncée et la montagne de poubelles érigée sur le stationnement. Sans résultat: le bloc est vide. Non, c'est plus fort que cela: il a été évidé. Des rénovations, entamées quelques années auparavant sans jamais être complétées, ont habillé l'endroit d'une couche superficielle de peinture et de vitres neuves et *cheap*; un vernis appliqué pour couvrir les dernières preuves d'un passé. Le bloc appartements a désormais des allures de ruines sans histoire.

Exception notable à ce vide désespérant: une lumière jaunâtre, au premier étage, éclairant les rideaux laiteux d'un appartement invisible. La bizarrerie de cette lumière solitaire me frappe. Quelqu'un réside-t-il, seul, dans ce taudis rempli de fantômes? Ou bien a-t-on abandonné une ampoule dans un local désert pour décourager d'inévitables indésirables? Je m'approche et tente de discerner, à travers les ombres projetées sur les rideaux, un mouvement ou une forme quelconque.

Rien.

L'espoir d'une présence, rabattu aussitôt, ne souligne que davantage l'absence. Il ne reste rien de rien des vies qui se sont jouées là: on a nettoyé leurs traces et peinturé leurs fenêtres. Les monstres, mes monstres, ont été purifiés par le feu et par les impératifs économiques. La situation est tristement commune, trop clichée pour être vraiment tragique: celle de la gentrification, des bulles immobilières et de l'indifférence envers des individus qui, de toute façon, n'ont pas de pouvoir d'achat (acheter c'est voter).

Cependant, un doute me vient, car l'équation m'apparaît trop générique et commode, une recette pour faciliter ma digestion des faits. En invoquant les mécanismes systémiques du marché immobilier, des processus essentiellement désincarnés, il me semble que j'élude la part du problème qui me touche et

me trouble le plus ; celle qui me laisse inconfortable et incapable de prendre la moindre photo. Car, au final, s'il ne s'agissait que des accomplissements de la fameuse main invisible du capital, pourquoi l'endroit est-il toujours vide, neuf ans plus tard ? Pourquoi n'a-t-on pas loué les unités à de nouveaux paumés temporaires ? Peut-être que, plus important encore que les revenus qu'on aurait pu en tirer, il est essentiel que l'immeuble demeure inhabité. Peut-être qu'il vaut mieux ne pas trop se préoccuper de l'endroit : pour ne pas faire revenir les monstres ; pour ne pas ranimer les potentiels inquiétants des lieux ; pour ne plus avoir à craindre la tombée de la nuit et calmer cet enfant qui voulait simplement se rendre à l'école. Peut-être qu'on a évincé, brûlé et nettoyé parce qu'on a peur et qu'on a honte d'avoir peur. Évidemment, l'explication paraît légère, le délire d'un touriste dégoûté par sa caméra, mais l'est-elle vraiment ? On écarte d'un revers de la main les raisons basement, stupidement, scandaleusement humaines parce qu'elles impliquent une terrible possibilité : celle de notre propre responsabilité en tant qu'humain mou et beige.

Partie 3 : Un jeu dangereux.

Entendons-nous, je ne suggère pas que les résidents étaient, littéralement, des monstres, mais bien qu'ils ne subsistent désormais que sous cette forme informe, celle perçue à travers le paradigme apeuré du regard des hommes et femmes en bonne santé (ceux qui ne sentent pas l'urine). Que reste-t-il d'eux sinon quelques anecdotes trafiquées par mon imaginaire et un article dans la section des faits divers du *Journal de Montréal* ? Il y a toujours l'immeuble, forcément, qui résiste par je ne sais quels moyens à cette volonté condominiale, mais c'est une ruine rénovée et évidée de ses légendes. Un rien a suffi à les faire disparaître : une lumière trop vive, la peur d'un enfant, l'attention d'un groupe d'investisseurs immobiliers. C'est la rareté et la précarité de leurs existences qui en ont fait des monstres.

Les monstres, comme on le sait, habitent sous les lits des enfants. C'est de là qu'ils attendent le pied distrait pour l'agripper et l'attirer dans les ténèbres (le pied et l'enfant qui vient avec). L'intimité, le confort, la sécurité et toutes ces autres promesses que contient une chambre d'enfant se dissipent dès qu'on se penche sur l'obscurité d'un lit ou d'un placard. Un dessous de lit est une zone physique et limitée, soumis à un ensemble plus grand, mais qui, par son opacité, menace son intégrité et sa tranquillité. Sa fonction est de contenir dans un même endroit, situé et identifiable, les dangers abstraits et non identifiés qui guettent les lieux connus. Dans un seul espace se côtoient ainsi deux états incompatibles : le réel limité et le légendaire illimité. C'est

cette équivoque du vrai et du faux, du visible et de l'invisible, qui permet de penser le surgissement des monstres parmi le quotidien des hommes et, à travers lui, une faille dans la rassurante colle du *vivre ensemble*. Maintenir cette équivoque qui, comme toute équivoque, est à la fois violente et fragile nécessite l'existence d'un interstice, d'une zone d'ombre non investie par les forces d'habitations et d'aménagements. Comme un tableau noir est limité par son cadre tout en offrant une surface vierge où projeter ses cauchemars, l'habitat du monstre requiert d'être inhabitable et inhospitalier pour permettre à ceux qui osent s'en approcher d'y projeter des ombres inhumaines. Dès lors, la meilleure méthode pour retirer au monstre sa possibilité d'apparition est encore d'aménager son habitat. Les projets de condos remplissent en cela un rôle essentiel puisqu'ils recouvrent les zones délabrées d'habitations génériques et optimisées. Il n'y a pas d'obscurité dans un condominium, les lumières sont fréquemment changées par un personnel qualifié.

J'en étais rendu à ses réflexions lorsque la nuit reprit ses droits sur le 5365 Berri. Les ombres s'allongent, mais ce ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Elles ne me font plus peur, même en essayant. On a domestiqué le bloc appartements, on l'a rendu habitable. La victoire de cette volonté d'aménagement sur les monstres de mon enfance me laisse un arrière-goût d'amertume au fond de la gorge. Il faut vaincre ses peurs que l'on dit, mais alors d'où me vient cette sensation de défaite ? C'est comme si j'étais complice de cette disparition. Et ne le suis-je pas ? En les considérant comme des entités vaguement humaines n'ai-je pas contribué à légitimer ces actions de normalisation ? Que puis-je faire pour racheter ces vies éparpillées et honorer leurs mémoires inventées ? Dois-je seulement faire quelque chose ?

Récit épique et véridique de la bataille de 1020 ans des deux bords de la track (Plateau vs Rosemont)

Gabriel Gagnon

La Caravane PP (Planète Plateau)

Mal armé à l'élagueur	Le conducteur	Attaque le Hood
Floral Fiskars Home Depot		d'une Patrie
Cisèle le démarqueur	du Canadian	Petite d'ambition
	Pacific	
		Arrache les grillages
		Canadian Tire
Le flux d'intérêts migrateurs		Accroche, Épuise
Infiltrer les craques d'échangeurs		Le produit intime brut

Et le courtier décati Remax En boisson Affole un vieux
Martèle : Préretraite,
« C'est quoi ton pouvoir d'achat ! » Régime d'épargne,
Et revanchard

20 ans plus tard

Aux barricades coupe-son,
Du Jardin D'Héraclès Condos Écrase La révolte à petit feu
Deux cadres dynamiques tyrannise le révolté
En démission Comme dans la ritournelle
Posent des stickers « NIHILIST » Barbies Resto Bar Grill
Spécial eBay: 4 / 4.99 Et
Aménager
Trépasser trois fois L'indifférence des fontaines à chiens
Plutôt qu'une avec bouton-poussoir
À la recherche Et
de Jogger
L'authenticité D'un À quoi ça sert ?
Adolescent

6^e étage

Gabriel Gagnon

Spotted aux tables libres du sixième étage. Long time no see.

Spotted aux couples qui parlent trop de leur voyage à Toronto au 6^e. Silence s'il vous plaît nous sommes en examen.

Spotted au gars 24 sur 24 à la biblio. #Alex

Spotted aux filles de sororité qui ont décidé d'ouvrir un salon de thé au 6^e étage. Girls rentrez chez vous pour parler de vos problèmes d'ongles...

Spotted à toutes les filles braless en ce beau dimanche au 6^e!

Spotted au français Édouard, j'ai volé ton Twix.

Spotted des mecs mortels. Nous sommes les meufs du salon de thé du 6^e et cherchons des cavaliers pour un bal, si intéressés, commentez...

Spotted à Paola en manteau rose, tu ne me vois pas, mais je suis là!

Spotted aux étudiants de médecine dentaire. Vos PowerPoints de dents cariées, plombages et gencives ensanglantées sont dégueulasses.

Spotted les deux brocolis moisissés dans la cuvette.

Spotted le gardien musclé avec un sourire ravageur. Fais-moi mal.

Spotted à Sam du HEC, je t'ai vu à la BLSH, nos regards se sont croisés, je t'ai souri, tu ne m'as pas vue.

Spotted ma tuque rouge. Je cherche aussi des gens qui n'ont pas peur de parler sérieusement d'amour, avec philosophie et passion. Like si t'es down de challenger tes idées préconçues sur le sujet. Love is fluide. Si t'as peur de vivre une crise existentielle, ignore ce post et continue ta vie futile et inutile. Love est partout ; l'amour is everywhere.

Spotted that girl that I used to love.

Spotted les filles du salon de thé au 6^e. Vous cherchez toujours de l'action ? (aka : Tous les chemins de fins de sessions mènent aux rhums, si tu vois ce que je veux dire ☹)

Spotted au douchebag dessinant des pénis dans son cahier de microéconomie.
#micropenis

Spotted au bro un peu hippie qui a remis à sa place le douchebag trop à l'aise au 6^e. Quel courage ! Je te décerne le titre de Grand Prude Chevalier, dernier du nom.

Spotted PÉTITION POUR QUE LA BIBLIO SOIT OUVERTE 24 h SUR 24 h.

Spotted à Paola, la plus mignonne des abeilles. Je serais ton pistil et tu viendras me butiner le miel. Ton bourdonnement me fait bander.

Spotted aux deux beaux mâles enlacés entre la philo et le ciné. Vous êtes so cute !

Spotted l'amour avec un grand AAAAAaaaaark.

Spotted aux ressources humaines de la bibliothèque. Vous avez un employé trop creep qui fixe constamment les boules des étudiantes en train de travailler. J'espère que vous allez le renvoyer (c'est celui avec un chandail Nintendo et une coupe champignon). Sinon, j'espère que quelqu'un va lui mettre sa main sur la gueule. Des salauds comme ça, j'y couperais les petits bouts qui dépassent. Gratuit.

Spotted la folle en survêtement Adidas qui se brûle les paumes avec un briquet. T'es chaude mon lapin.

Spotted le gars qui court après la fille en minijupe dans l’escalier...

Spotted Paola, où es-tu ma chère et tendre / Douce moitié, avec qui je mange mes sushis/ Avec qui je danse nu sur la table / Avec du chocolat mou sur les seins.

Ton cher et tendre, A.

Spotted au loser qui joue à cache-cache. Si quelqu’un le cherche, il est derrière la poubelle du 6^e.

Spotted tous les célibataires potentiels situés à un clic de toi! *Go See You*, la première application québécoise de rencontre: www.goseeyou.ca. L’amour a désormais une adresse: es-tu game ?

Spotted à la fille qui pleurait par terre au 6^e, tu portais des chaussures roses et une veste rose. Tsé, la vie est pleine de difficultés mais finit toujours par s’arranger. Sache que rien ne mérite qu’une jolie fille comme toi pleure autant.

Spotted when I see someone sad... i’m sad

Spotted au gars qui fait caca en pleurant.

Spotted VICTOIRE! BLSH OUVERTE 24 h! PARTY TIME!

Spotted les derniers survivors qui sont encore à la biblio après minuit. Vous êtes des brutes! On ne lâche pas.

Spotted à la vie, à la mort. J’ai une confession à faire. Ça va être un peu lourd alors si t’as pas envie, déroule plus bas. J’ai terminé ma maîtrise à l’Université de Montréal il y a de cela deux ans, en philosophie. Depuis, je n’ai toujours pas trouvé de travail, ni de projets de recherche, rien, nada. Ma vie quotidienne est un calvaire: mes études m’ont forcé à m’isoler et je n’ai donc presque pas d’amis et encore moins de relations intimes. Je passe tous mes après-midis et beaucoup de mes soirées à la BLSH, à faire semblant de lire tout en observant les autres vivre autour. Je ne pense pas pouvoir tenir encore longtemps. Commentez.

Spotted au 6^e qui se transforme en dance floor!

Spotted aux attardés: arrêtez de jeter des livres à terre, bande d’in-CUL-tes.

Spotted l’amour est plus fort que toi Paola.

Spotted à notre rencontre improbable. Je pense à toi du bout des mots de peur que tu ne disparaisses. Je t'aime d'amour. Ce feeling doux et fragile. Full sentimental.

Spotted les animaux en rut au 6^e. Ne pas nourrir svp.

Spotted la fille enfermée dans la salle d'étude. Paola, tu ne peux pas te cacher.

Spotted le sperme au 7^e étage.

Prophétie #1 : fragrance de vidanges

Gabriel Gagnon

C'est la nuit de l'incinérateur des Carrières en feu. Deux cocktails Molotov dans deux réservoirs d'essence font exploser les rétrocaveuses stationnées à proximité de la benne du centre de tri qui, évidemment, s'enflamme en un rien de temps. L'incendie, alimenté par les déchets que produit le quartier en une journée, fulmine en un nuage dense et noir qui se mélange à la nuit. Sur la piste cyclable adjacente, l'adolescente en survêtement Adidas et à l'expression béate enregistre la propagation. Elle sait qu'elle doit fuir les lieux du crime. Elle a d'ailleurs identifié au préalable les trous dans le grillage entourant le chemin de fer ; ils lui permettraient de rejoindre Saint-Grégoire en un rien de temps et d'aller se mêler aux groupes d'hipsters qui boivent des bières au parc Laurier. Elle veut partir, elle doit partir, mais elle reste plantée là, subjuguée par l'effet hypnotique des flammes ondoyantes et le dégradé de teintes orangées. Elle titube sur place, les jambes à la fois raides et molles, comme embourbées dans l'asphalte.

Un vent soudain se lève, lui renvoie la fumée en pleine figure. En vagues noirâtres, la brume poisseuse et presque liquide se déverse sur elle et la noie avec le décor. Le torrent crasseux n'en finit pas de l'asphyxier, tous ses sens lui supplient de déguerpir, mais son con de corps refuse obstinément de se soumettre. Elle tremble d'impuissance, se sent mourir dans sa carcasse inutile ;

entre deux vagues nauséuses, son souffle court et haleté traque les dernières molécules d'oxygène dans l'air; il absorbe toute la crasse comme un aspirateur souffreteux. Elle inspire, tousse et inspire encore: par ses narines exaltées s'engouffre le nuage gorgé du caoutchouc des pneus fondus, de peinture usagée flambée et des microparticules de plastique #4. Elle repense à cette publicité sur la fibrose kystique où il fallait s'imaginer respirer au travers d'une paille pour le restant de ses jours.

Les émanations toxiques atteignent finalement son cortex et congestionnent ses circuits synaptiques; ses impulsions électriques cérébrales, privés des canaux habituels, s'engouffrent alors dans des chemins inédits et pourtant anciens. Comme si son cerveau, incapable de prendre les voies pavées, redécouvrait des passages oubliés.

« Je suis déjà venue ici » réalise l'adolescente en transe, victime d'une crise paramnésique de *déjà vu* spatiale et aiguë. Les flammes lui sont soudainement familières, intimes: ce sont les mêmes qui brûlèrent durant 60 ans dans le four crématoire des Carrières, l'incinérateur #3, la poubelle de la ville, les 263 mètres carrés et cinq dixièmes de parking à vidanges, la merveille techno-industrielle en matière de combustion d'excréments domestiques et industriels, capable de crachoter sans forcer 300 tonnes quotidiennes de volutes avilies.

Le passé du lieu revient à elle, non pas sous la forme d'un montage d'images projetées sur écran, mais plutôt comme un relent de souvenirs vomitifs lui remontant du bas du ventre. Elle constate alors avoir toujours été là, d'être le là. « Je suis l'incinérateur », qu'elle réalise. Je suis les murs noircis cent fois. Je suis la bouche béante et toujours ouverte du four, les deux tours crachoteuses et les petits tas de cendres ramassés à la pelle. On a uriné sur moi, mille fois, dans mes recoins cachés, à l'abri des regards.

L'immanence des passés, de ses passés à elle, finit par s'aplatir en une galette à peu près comestible et elle comprend que le présent n'est qu'un doublon prémâché; que rien ne se perd, tout se brûle et a déjà brûlé. Dans le stationnement, les véhicules de voiries s'embrasent les uns après les autres sous l'effet de la chaleur et leur crépitement est exactement le même que celui du feu de camp originel et prométhéen. Celui disputé dans une caverne surpeuplée par des néandertaliens maladifs.

Le feu est homogène, qu'elle réalise, il est une constante des âges. L'incinérateur contient en strates la totalité des foyers de la civilisation: Troie, Mycènes, Argos et Pylos; Rome, Carthage et encore Rome; Jérusalem,

Constantinople et les étagères d’Alexandrie ; le triplex de sa sœur et les trois chats siamois restés à l’intérieur, la caverne en carton de Mario le sans-abri, sa Mazda 3 sur l’accotement de la 15, les lettres lyriques de Jérôme et celles d’Hydro-Québec. Chaque inspiration ranime des souvenirs enfouis, comme si la combustion avait libéré dans l’air les mémoires encrassées dans les terres contaminées. Et elle respire encore plus fort, avec volupté, l’odeur de cochon du bûcher des sodomites, des juifs, des chrétiens et des musulmans ; la suie âcre des moines tibétains immolés, le fumet des fournaies des athées et les doux effluves des autodafés ; lui pique au nez la gazoline aspergée sur la toison frisée du caniche de sa voisine, avant de craquer l’allumette. Rien ne se propage au hasard ; les connexions interfoyers se révèlent à elle ; elle atteint le troisième degré des brûlures et le sens caché des cendres.

Elle dit : « On ne meurt pas par le feu, mais par inhalation de dioxyde de carbone » et autour d’elle, une dizaine de curieux attirés par l’incendie ne peuvent qu’approuver.

Elle dit : « La purification ne vient pas des terres brûlées, elle vient de l’absorption volontaire de ses excréments. Il ne faut pas enfouir ses poubelles, mais les inhaler ». Dos à l’incendie, l’adolescente se détache du fond ; la boucane lui flatte les mollets ; une couronne ardente de flammes lui lèche les tempes et achève de lui transfigurer des allures de prophétesse.

Elle continue : « Le contamineur doit se contaminer ; le consommateur se consommer. Ce n’est qu’ainsi que peut se boucler le cycle de production-consommation-déjection-destruction ». Les curieux se renflouent, deviennent une foule : la rumeur de l’incendie s’est répandue et de partout on débarque pour profiter de sa chaleur. Des condos Central Rosemont et Le Roc Condos arrivent les premières délégations, suivi des condominiums Quartier 54, Décor Prestige, Mondeev, Jardin-en-Ville et du Jardin D’Héraclès. Chaque nouvelle vague ajoute sa bûche au brasier qui s’élève jusqu’au ciel. Et la foule adore Cassandra, s’abreuve à ses mots comme si c’était la dernière bouteille d’Eskä sur terre. Les bras braqués en l’air, l’écume aux lèvres, elle déclame la fin du monde ou un renouveau, ou quelque chose comme cela, on ne sait pas trop. Un parterre de visages orangés s’étend à ses pieds, leurs milliers d’yeux rougis pas les émanations restent ouverts malgré la douleur et de grosses larmes coulent sur leurs joues avant de s’exhaler en une fumée partagée.

L’euphorie atteint la masse : des femmes et des enfants se jettent devant les camions sapeurs du Service de sécurité incendie de Montréal pour ralentir leurs progressions. Une ambulance blanche et innocente est renversée et

ouverte comme pour l'autopsie ; on la saccage dans la joie et on utilise le défibrillateur pour faire des étincelles. Un pompier zélé pointe son boyau d'arrosage vers l'adolescente : l'eau traverse en arc au-dessus des têtes avant de s'évaporer à deux pieds d'elle, sans la tremper.

Avant de se consumer complètement, la jeune fille en flamme échappe un petit cri surpris, celui d'une souris écrasée en 4 x 4. Et sur l'horizon cramé se dresse en oriflamme un panneau publicitaire surdimensionné sur lequel on peut lire :

LA BELLE ET LA BŒUF

Steaks, Grillades, Burgers

Réveillez l'animal qui sommeille en vous.